

Une image...

Je ne me permettrai pas d'examiner en profondeur les événements qui se sont produits en Égypte, alors qu'entre ma patrie et moi s'étendent tant de terres et de mers. Je veux seulement esquisser ce que j'ai ressenti, ici, dans ce lieu lointain, lorsque les nouvelles de ces événements me sont parvenues — portées par le câble, le fil et les ondes.

Au début, ce fut de l'inquiétude, de la crainte même, lorsque le téléphone de Paris m'apporta les premiers échos du mouvement de l'armée. Mais il ne fallut que quelques heures pour que cette inquiétude et cette appréhension se changent en une sorte de sérénité, mêlée d'un vif désir de comprendre et de savoir. Le téléphone de Rome m'avait appris que le chef de l'armée n'avait pas pris le pouvoir pour lui-même, ni recouru à la violence ; il avait demandé que les affaires de l'État fussent confiées à un homme de confiance, en qui tous les Égyptiens, quelles que soient leurs tendances, puissent se reconnaître.

À peine avais-je entendu le nom de cet homme chargé de former le nouveau gouvernement que je ressentis une satisfaction paisible, un optimisme prudent — tempéré toutefois par une certaine crainte : celle de voir la situation échapper aux mains de ceux qui la dirigeaient, et la corruption revenir au moment même où la réforme semblait enfin possible.

Les dépêches et les appels de Rome et de Paris se succédaient, la presse et la radio multipliaient les nouvelles. Peu à peu, la confiance revint, l'espérance renaquit. Je sentis alors que l'Égypte s'était retrouvée, qu'elle n'avait pas manqué le chemin du succès ni dévié de la route droite : elle avait repris en main son destin, retrouvé sa maîtrise d'elle-même et avancé sur la voie de la réforme avec calme et mesure, sans excès envers elle-même ni envers autrui.

Un matin, je lus dans les journaux qu'un règne avait pris fin, qu'une ère s'était close, et qu'un nouveau souverain entamait la vie du pouvoir. Pourrais-je décrire ce qui s'éleva en moi — l'agitation de mes pensées, le frémissement de mon cœur ?

Je me souvenais d'un autre temps, lointain déjà, où le Premier ministre portait les lourdes charges du gouvernement au moment où un règne s'achevait et un autre commençait. C'était alors 'Alī Māhir : il assumait le fardeau comme le ferait un homme sûr et courageux, sans perdre contenance, sans que l'Égypte la perde non plus. Les affaires suivirent un cours régulier : le Parlement ratifia ce qu'il devait ratifier, les élections se déroulèrent libres et dignes, calmes et confiantes, et leurs résultats furent acceptés par tous sans contestation. La nation sortit de cette crise sans dommage, sans intrigue.

En ce temps-là, l'armée n'avait pas eu besoin d'intervenir dans la vie publique ; elle était restée à son poste, fidèle à sa mission.

Mais cette fois, c'est elle qui prit l'initiative — non par convoitise ou ambition, ni par appétit ou crainte, mais parce que les civils étaient devenus impuissants à redresser ce qui était tordu et à réparer ce qui était corrompu. Il fallait donc que les soldats accomplissent ce qu'on avait empêché d'autres de faire.

Dieu — exalté soit-Il — a dit :

« Qu'il soit parmi vous une communauté qui appelle au bien, ordonne le convenable et interdit le blâmable ; ceux-là sont les bienheureux. »

L'armée fut cette communauté : elle appela au bien, commanda le juste, interdit le mal, se hâta vers les bonnes œuvres, et soutint tout cela par la force créée pour servir la vérité, non pour soutenir le mensonge.

Nous avons reçu l'ordre : quand nous voyons le mal, nous devons le changer de nos mains ; mais les civils furent privés d'agir. Si nous ne le pouvons de nos mains, nous devons le faire de nos langues ; mais les langues furent réduites au silence, et les plumes interdites d'écrire. Et si nous ne pouvons ni par la main ni par la langue, nous devons rejeter le mal dans nos cœurs : c'est là, nous dit-on, la foi la plus faible.

C'est à cette faiblesse que nous fûmes contraints. Nous résistions au mal dans nos cœurs, implorant Dieu d'y pourvoir, espérant qu'Il susciterait des hommes forts et courageux, qui ne craindraient pas le blâme dans la défense de la vérité — des hommes capables de parler, d'agir, de promettre et de tenir. Nous désapprouvions en silence, entre nous, sans pouvoir aller plus loin, sans oser proclamer la vérité ni interdire le mal ouvertement.

Nous pensions — et nous nous jugions sur nos pensées. Nous écrivions — et nous tournions chaque mot dans nos esprits avant de le livrer à la plume. Nous envoyions nos articles à la presse en sachant qu'ils ne paraîtraient sans doute jamais, car la censure veillait. Et s'ils paraissaient, mutilés ou entiers, nous attendions la suite avec crainte : passeraient-ils inaperçus, ou nous vaudraient-ils la prison, l'internement, ou quelque entrave à nos affaires, à notre liberté de mouvement ?

Je l'avoue : je sentis comme un lourd fardeau tomber de mes épaules lorsque le navire me porta hors d'Égypte. Je respirai à pleins poumons en comprenant que, durant cet été passé loin de ma patrie, le bras du pouvoir ne pouvait plus m'atteindre. Dès lors, je n'écrivis plus par peur du cachot, mais par crainte de la mutilation et de la trahison du texte — de voir mes phrases altérées, défigurées, ou nuire au journal qui les publiait.

Je gagnai l'Italie, puis la France. À Rome, à Paris, ailleurs, je rencontrai des gens ; jamais, je le jure, je n'avais éprouvé une telle honte — jusqu'à ces récents événements. Mes interlocuteurs étaient prudents, soucieux de ne pas me blesser à travers ma patrie. Ils disaient peu, pensaient beaucoup ; je sentais leur retenue et m'en troublais. Mon cœur battait, ma langue tremblait ; je me sentais, en leur présence, comme assis sur des braises.

Ils savaient les fautes du régime égyptien aussi bien que moi : que l'Égypte avait perdu sa liberté, que ses fils vivaient dans la peur, qu'un gouverneur militaire pouvait les humilier à son gré sans crainte de justice ; que les jugements des tribunaux restaient sans effet ; que l'autorité méprisait la magistrature ; que le pouvoir militaire avait tenté de soustraire certaines affaires au regard des juges. Ils savaient tout cela — et l'évoquaient à peine, par allusions. Je me contenais moi aussi. Ils épargnaient mes sentiments par égard ; je m'imposais le silence par honte de l'état où ma patrie était tombée.

Lire les journaux était un supplice. Que de choses on disait sur l'Égypte ! Que de reproches, parfois justes, souvent faux ! La vie en Europe m'en devint aussi amère que celle d'Égypte. Je ne trouvais de repos, fût-il amer, qu'en me retirant dans ce village reculé où je ne connais personne et où nul ne me connaît, où je ne parle qu'avec mes proches. Là, j'ai contenu ma colère et je la retourne en moi-même, matin et soir. Je lis peu les journaux, beaucoup les livres : je fuis les modernes pour me réfugier chez les anciens, je cherche dans l'histoire un abri contre la vie présente.

Puis vinrent des nouvelles : les choses commençaient à changer en Égypte. J'hésitai entre doute et espoir ; que de changements déjà, cette année, n'avaient rien apporté de bon ! Mais les dépêches se succédèrent, le doute se dissipa, la certitude m'envahit. Je sentis que la dignité de l'Égypte lui était rendue, que le voile de la tyrannie s'était levé, qu'elle reprenait sa route dans une lumière claire faite de confiance et d'espérance, sans craindre ni complots ni perfidies — car l'armée avait assuré sa paix intérieure.

Et qui nierait que si l'armée a le devoir de protéger la patrie contre l'ennemi extérieur, elle a aussi celui de la défendre contre l'ennemi intérieur ? La corruption du dedans met en péril la force même du dehors. L'armée avait longuement supporté cette amertume, patienté jusqu'à ce que la patience devînt lâcheté, et la résignation servitude. Alors elle s'est levée et a dit aux citoyens : *« N'ayez crainte ; tant que nous serons avec vous, nul ne vous fera de mal, ni de l'extérieur ni de l'intérieur. »*

Que Dieu bénisse l'armée pour ce qu'elle a fait, et pour ce qu'elle fera. Qu'Il bénisse l'Égypte dans son armée, qu'Il la préserve des intrigues des comploteurs, des ruses des trompeurs et de la trahison des traîtres ; qu'Il la garde des mauvais conseillers, de ceux qui pensent à eux avant de penser au pays, et qui font de la patrie un instrument de leurs désirs et de leurs rancunes.

L'Égypte s'est retrouvée en ces derniers jours ; puisse-t-elle ne plus jamais se perdre. Devant elle s'ouvrent de vastes espérances, une route claire, et les moyens du redressement lui sont donnés. Marchera-t-elle droit sur cette voie lumineuse vers ses nobles aspirations ? Gouvernera-t-elle désormais avec fermeté, justice et équité, pour que son avenir proche soit à la hauteur de la gloire de son passé ?

Ainsi parlent nos âmes, ainsi battent nos cœurs.

Seigneur, écoute. Seigneur, exauce.

— *Ṭāhā Ḥusayn*
al-Ahrām, 2 août 1952